

Journal de bord / pamphlet.

« Ici on lèche son assiette. »

On pourrait écrire un traité sur les pratiques de la vaisselle, j'entends par là le « lavage de la vaisselle ». « Faire la vaisselle » est une expression métonymique très acceptée dans notre monde occidental. Il existe sûrement une histoire de la vaisselle. Ce qui m'intéresse à ce sujet c'est ce en quoi cette pratique, extrêmement intégrée à notre vie, révèle notre dépossession du réel, notre perte de conscience, la rupture de notre lien avec l'origine de la vie, avec la vie tout court. Appelons-là la nature.

Et comment nos habitudes génèrent un abêtissement général.

*« Là où le sol s'est enlaidi, là où la poésie a disparu du paysage, les imaginations s'éteignent, les esprits s'appauvrissent, la routine et la servilité s'emparent des âmes et les disposent à la torpeur et à la mort. »
(1866, Elisée Reclus)*

Comment sont faites les maisons ?

Tant de pas inutiles. Tant de pièces dédiées. On les compte lorsqu'on est handicapé.

Les maisons ne se passent pas de cuisine, pièce pour faire la cuisine, encore une métonymie avec un glissement de sens car on y fait aussi la vaisselle. Certaines cuisines sont dites équipées et font parfois la valeur principale de la maison ou de l'appartement. Equipées d'un ordre établi où sont encastées des machines. Les nouvelles machines à laver la vaisselles nous dit-on sont économes en eau et électricité.

Les machines demandent à être nourries, comme les incinérateurs.

Quand nous n'habitons pas dans une maison ou un appartement en ville, il y a tant de choses que nous ne sommes pas obligés de faire.

Ici, nous n'avons aucune machine à nourrir.

Nous vivons dans ce lieu reculé de la ZAD, sans eau courante et même sans eau de source, ce qui nous donne immédiatement la conscience de la préciosité de l'eau. C'est une grande chance qu'il ne faut pas rater.

C'est dans ces conditions dites difficiles que nous nous nourrissons chaque jour.

C'est aussi ici que nous recevons les amis qui nous soutiennent, qui nous aident à établir un peu de confort pour mieux résister. Il y a une pièce collective et des espaces pour dormir.

L'espace dédié à faire la vaisselle n'est pas stable. Il peut se trouver dedans ou dehors ou même éparpillé en différents endroits.

Les pratiques de notre quotidien, que nous re-visitions régulièrement à l'aune de nos contraintes nous pressant d'abandonner nos habitudes modernes, se fortifient au fil du temps.

Cet abandon nous vient par un bon sens qui passe par le fait de faire table rase. Nous appelons cela la déconstruction. Aucune réponse toute faite ne peut nous contenter et surtout répondre à ces nouvelles conditions de vie.

Rien n'est jamais pareil. Chaque environnement est différent. Il ne peut y avoir de protocole universel. A moins de suivre l'économie du Marché, l'uniformisation de la mondialisation.

Les « services de table » étaient autrefois, et sont encore, dans certaines maisons, un signe de richesse. Le nombre d'ustensiles pour manger marque un certain standing. Avec la particularité d'être assortis c'est-à-dire tous de la même facture.

On trouve plusieurs couteaux, fourchettes et cuillères de chaque côté d'une pile d'assiettes sur la table dressée devant nous. « La ménagère » (SIC). Ceux-ci sont censés avoir des fonctions

différentes. J'ai moi même une cuillère à pamplemousse, très bel objet d'ailleurs.

Les couverts sont des spécialistes qui prolongent notre corps.

C'est notre façon à nous, les humains de nous distinguer des animaux, de la sauvagerie. C'est notre civilisation qui se met là.

J'aime les contenants appropriés et j'apprécie de déguster un bon whisky dans un verre à bord fin, un bon vin dans un verre ballon. Mais aux services de table je préfère un ensemble d'objets disparates. Chacun est unique et l'ensemble évoque quelque chose de naturel et de raffiné, comme un bouquet. Ici, la plupart du temps, nous choisissons chacun notre verre et notre assiette ou bol et nous nous contentons de boire dans des bocaux, plus solides que les verres et plus agréable que les gobelets du merchandising vert, en plastique .

Nous évitons l'abondance d'ustensiles, en cette matière comme dans les autres, et la multiplication des assiettes pour un même repas. Pourquoi, par exemple, ne pas mêler un peu de soupe au plat de résistance ? C'est pourtant fort bon.

On peut aussi « saucer » avec un bout de pain ou utiliser son index préféré. Ma grand-mère, et je le sais, bien d'autres comme elle, nous attrapait les doigts un par un, en les écartant bien fort les uns des autres et les nommant à chaque fois : « Grosyau », « Lèche-pot », « Capitaine », « Malachi (?) », pour enfin, comme la fin d'un chatouillis qui nous fait exploser de rire, finir en tortillant le petit « Kirikii ! » Il y a sûrement d'autres versions mais je suis sûre que « Lèche-pot » figure dans toutes. C'est un doigt très utile. Un outil que l'on a toujours sur soi.

A l'Est de la Zad, certaines de nos pratiques coïncident peut-être plus avec celles des bédouins qu'avec celles de nos voisins citadins, parce que nous partageons avec les gens du désert la rareté de l'eau-que-l'on-peut-boire. Pourtant, nous sommes aux antipodes, ici zone humide, là-bas le désert.

Ici, c'est l'eau de pluie qui nous donne le plus de possibilités. Dont le lavage vaisselle.

Les Bédouins ne possèdent pas beaucoup de vaisselle car ils mangent avec les mains et partagent le repas dans un seul plat. Pourquoi s'encombrer ?

L'idée même de vaisselle est remise en question et c'est ce vers quoi nous tendons.

On nous parle beaucoup d'économie mais l'Absence et la Disparition sont des idées très stimulantes lorsque nous nous intéressons à autre chose qu'aux objets.

La loi, les recettes, les réflexes, les concepts...

Il y a autant de différentes raisons d'occuper la Zad que de différentes façons de faire la vaisselle.

Lorsque les amis arrivent c'est un choc de culture.

On se sent un peu comme les aborigènes lorsque les métisses leurs ont apporté des casseroles.

A la fois contents et effrayés.

Il y a ceux qui ont déjà eu des pratiques alternatives, ceux qui débarquent complètement avec leur habitudes, et ceux qui habitent ailleurs sur la Zad. Presque tous ont des idées arrêtées sur la façon de faire la vaisselle.

A ma connaissance aucun nourrisseur de machine n'est venu nous rendre visite. La pratique dite « à la parisienne » est heureusement devenue impossible du fait de la disparition progressive de nos bidons à robinet. Les fuites continues de ceux-ci les ont éliminés de notre univers. L'avantage de cette situation est que plus personne ne peut laver quoi que ce soit en faisant couler le robinet. Bon point.

A l'époque où ces bidons existaient encore j'ai vu un ami qui venait de passer un mois en ville, laisser couler l'eau du robinet sur sa carotte, sans rien en dessous.

Il existe aussi des gens qui lavent exclusivement leurs assiettes, leurs couverts, leurs verres

etc, ce qui est, avec un robinet, très aquavore.

Le robinet nous donne la sensation de l'eau courante, celle qui coule sans fin. Il nous fait oublier tous les circuits qu'elle parcourt et la limite du contenant d'origine. Le robinet est une invention moderne qui nous a complètement déconnecté de la vie. Nous avons aujourd'hui bien d'autres connexions...

Comment peut-on appeler un geste qui est tellement intégré à nos vies? Plus qu'un réflexe conditionné. Tourner le robinet c'est comme appuyer sur des boutons. Ces gestes font partie de la même famille sémantique qui n'a pas de nom. Innommable ?

Ici, impossible de manœuvrer à l'aveugle, c'est la déconnexion des boutons. C'est en cela que nous sommes une grande école. Si nous acceptons d'être désemparés nous commençons à réfléchir.

Les méninges s'agitent et d'une simple tâche automatique nous passons à une invention.

Il n'est pas question de dire qu'il faut à tout prix se passer de robinet mais leur usage raisonné est beaucoup plus aisé à acquérir lorsque l'on a déconstruit nos conditionnements.

Retourner à l'origine c'est suivre le fil de l'eau.

Pour aider nos amis sur ce chemin et nous faciliter le travail, nous avons réalisé un panneau. « P. P. P. » avec des petits dessins et tout. « P » comme puits, « P » comme pluie, « P » comme potable, avec pour chacun des « P » l'explication de leurs usages qui varient selon les saisons.

Notre lieu de vie, est en même temps un lieu d'accueil c'est donc un laboratoire d'observation. Il nous est possible d'étudier des pratiques symptomatiques.

De très rares personnes seulement regardent dedans et dehors avant de se mettre à la tâche..

Un ami qui habite sur la Zad, a été jusqu'à interdire aux invités de faire quoi que soit avant d'avoir passé deux jours à observer.

Le cas où la personne demande comment, ici, on fait la vaisselle nous épargne les plus grosses pertes d'eau mais il est finalement assez rare et n'implique pas que la personne en question ne soit pas perdue à une saison différente lorsque le lieu de vaisselle a changé pour des raisons climatiques. Car la question posée n'est pas : « comment fait-on la vaisselle ici et maintenant ? Mais « ici et toujours ». Et notre réponse est toujours incomplète.

Nous ne pouvons répondre à la question de façon satisfaisante une bonne fois pour toutes et en isolant cette tâche du reste de notre vie.

Nous vivons dans la nature et nous profitons des éléments qu'elle nous donne. Notre environnement organise notre vie quotidienne. Il nous offre des possibilités infinies. Ses cadeaux, nous les recevons parfois seulement en la laissant faire.

La pluie est à elle seule un très bon assistant de lavage. Le soleil un très bon système de chauffage.

Si nous ne regardons le ciel nous perdons beaucoup de possibilités.

Comment dire à ceux qui cherchent des réponses sur le lavage de vaisselle, qu'il faut regarder le ciel ?

Peut-être la réponse sera-t-elle tout simplement d'attendre. D'attendre le bon moment. C'est l'attitude du paysan.

Pour ceux ayant des pratiques très établies et parce que nous ne pouvons répondre à la question de façon établie, nous avons apposé le message suivant dans la pièce à vivre : « Ici on lèche son assiette, Here we lick our plate » avec un dessin de langue bien rouge façon Rolling Stones.

Le message devant interpeller..

La loi des bacs, deux ou trois, est plus forte que tout. Elle offre un mode d'emploi simple et définitif. Vous lavez dans le premier et vous rincez dans le deuxième. Si on ajoute un troisième en amont c'est pour dégraisser. Encore faut-il que l'ordre soit définitif pour qu'il soit intégré facilement. Lorsque l'eau du premier récipient est trop sale, la nécessité d'inverser l'ordre,

c'est-à-dire de transformer l'eau de rinçage en eau de lavage en changeant de côté, ne vient pas naturellement. Combien de fois ai-je vu de la vaisselle tremper dans l'eau de rinçage après une inversion de ce genre?

On débarrasse la table, on déblaie. Le tout va s'accumuler pêle-mêle dans la bassine.

Les objets non-gras comme les verres, ou même ceux qui sont vraiment propres, comme les saladiers ayant contenu uniquement du végétal, vont indistinctement se graisser dans l'eau du récipient numéro un parce que c'est le récipient numéro un! Les poêles et casseroles, elles aussi, y vont, ce qui rend le premier bac inutilisable.

Le pire étant : les poêles dont le cul noir, plein de suie due à la cuisson au rocket-stove, détruisant en une seconde, non seulement l'eau, mais aussi la bassine qu'il faudra elle aussi forcément dégraisser.

On a peur que les aliments se mélangent dans notre assiette mais nous n'avons aucun scrupule à se faire côtoyer n'importe quoi dans la bassine.

A tout cela s'ajoute que nous n'avons pas non plus d'eau chaude, je veux dire de l'eau déjà chaude prête à l'emploi. Quand on chauffe de l'eau il faut parfois anticiper.

Récupérer, par exemple, l'eau de cuisson pour dégraisser.

Mettre les casseroles à tremper dehors est un acte très répandu, mais celui de les laver lorsque le soleil a chauffé l'eau qui se trouve dedans, est quasiment inexistant. Ce qui fait que nos cabanes sont souvent entourées de gamelles remplies d'eau, jusqu'à ce qu'une personne motivée s'en occupe en urgence même si ce n'est pas le moment le plus propice au niveau de la température de l'eau... En les grattant obstinément, supprimant ainsi toute possibilité de les culotter.

Tous ces phénomènes sont nombreux et variés, et chaque fois surprenants. Personnellement je ne m'y habitue pas. Par ailleurs, je ne lave pas les poêles sauf dans les cas où le carbone s'est trop accumulé. Une bonne poêle doit rester grasse. J'utilise les restes pour les fonds de sauce. Ce n'est pas une recette mais un principe, ici, culinaire : le déglacage.

Bref, il faut donc intervenir au bon moment pour éviter le geste bien intentionné qui ne manque jamais de provoquer de la perte d'eau ou la souillure d'une eau propre. Le mieux est de rétablir l'ordre préétabli (inverser les bacs physiquement), en mettant en exergue le plus d'exceptions possibles.

Le pire étant: le lavage direct dans les contenants de récupération d'eau de pluie.

Il est intéressant de constater que ce sont toujours des lois qui sont réclamées. Quand vous le constatez, il est déjà trop tard.

Aucune loi ne peut couvrir l'ensemble des actions de nos vies, même si c'est ce que l'Etat voudrait réussir.

On voit que la question est bien plus métaphysique qu'il n'y paraît.

Avec le mineur on chante une autre chanson.

Les concepts et les préceptes, les principes et même les adages peuvent nous guider. Ils sont balayés par la mode des recettes. La phénoménalité du nombre des recettes se trouvant en ligne prouve pourtant qu'il peut y en avoir autant que d'individus, que nous pouvons créer une infinité de variations. Chacun de nous devient un principe fluctuant.

Ici nous avons des préceptes très pratiques : « Tu laves toujours du plus propre au plus sale », ou « tu ne souilleras pas l'eau », ou encore « on fait avec ce qu'on a .» Et une bonne et déstabilisante question à nous poser: « Ici et maintenant, comment je fais ? Ou ne fait pas. »

Ah le sale.

La question du lavage de vaisselle est aussi la question de la saleté ou de l'hygiène, comme on voudra.

Ces petits gestes qui nous font jeter dans l'eau ce qui est dit sale nous y renvoie invariablement.

Le produit.

On peut se demander ce qui est le plus sale, le fond de notre assiette ou de la casserole, ou le produit qui sert à les laver ?

Je me souviens encore d'un champagne que j'ai bu, gâché par un goût de « produit-vaisselle », parce qu'une de mes amies avait cru bon de laver mes flûtes poussiéreuses qui n'avaient pas servi depuis longtemps.

Quand on lave avec un produit, il faut ensuite rincer le produit ce qui est très aquavore aussi.

Quand la nécessité d'utiliser un produit pour dépoussiérer se fait sentir, on peut se demander si cette nécessité n'est pas liée à une idée de la saleté complètement fautive ? Mais la question n'est pas posée car il s'agit encore d'une habitude.

Et pourtant, si vous avez du nez, vous ne pourrez pas respirer dans un rayon, toujours plus énorme, de produits d'entretien.

Ce sont des produits affectés à des tâches toujours plus exigües qui sont pourtant constitués des mêmes composants. Les produits de beauté ne font pas exception. Ce sont des produits «tue-tout. »

« Pour la planète et notre santé » nous cherchons alors une alternative aux produits « nocifs ». Un produit alternatif est une alternative à un produit. C'est à dire qu'il doit remplir la même fonction. Pour les nourrisseurs de machines, c'est lourd en panneaux solaires. L'alternative se présente comme une équivalence à quelque chose qui fait déjà parti de notre univers moderne que nous reconstituons partout. D'où le commerce de produits à laver la vaisselle écologiques. Le Marché vert l'a très bien compris. On peut aussi en fabriquer, là aussi il y a une multitude de recettes.

Mais cela ne veut pas dire que l'idée viendra de prendre de la cendre dans la cheminée pour aider à nettoyer, car ce n'est pas un produit fini. Ce n'est pas un « produit » du tout, c'est un des résultats de la combustion du feu qui nous a chauffé la veille et nous a permis de faire cuire notre dîner. Le « produit » décide que le lavage de vaisselle se fera avec lui. C'est un produit spécifique, dédié. Si le produit disparaît, il reste tout le reste. Ainsi nos tâches ne sont plus isolées. S'ouvre à nous un champ de possibles ce qui rend la question du lavage de vaisselle métaphysique. Car c'est l'observation de l'eau, le ressenti du soleil, la proximité de la terre, la conscience de ce qui est à notre portée, le temps qui passe... Qui guident nos actes et non les produits alternatifs, ou pas. Nous tentons d'être actifs et, s'il le faut, ponctuels (ne pas rater la chaleur du soleil pour l'eau de dégraissage et son couché pour la beauté).

Si nous dépassons le produit, nous créons, se faisant, de nouvelles catégories qui correspondent à nos choix de vie. Un récipient rempli d'eau pourrait faire l'affaire. J'ai un récipient d'eau, que vais-je faire avec ? Me laver ? Laver le sol ? Arroser ? Dans quel ordre vais-je œuvrer pour la gâcher le moins possible.

Hygiénisme

Je ne parlerai pas ici des gens qui passent leur temps à se laver les mains. Ce qu'on appelle l'hygiénisme ne provoque pas seulement de mauvais effets pour la santé, il est révélateur de notre bêtise. Car, une fois de plus nous ne faisons pas marcher notre cerveau. Notre pilotage automatique est branché sur des actes qui ne sont plus depuis longtemps contestés. Des conventions.

Envisager que lorsqu'on lave on produit de la saleté est un renversement.

Par conséquent, moins nous lavons et moins nous devons nous demander que faire des eaux dites usées. Si nous n'abandonnons pas nos plats au feu vif, si nous prenons le temps de faire mijoter, nous lavons moins.

Au même titre que ce qu'on appelle les déchets, les eaux usées sont des éléments dont nous ne pouvons plus rien faire. Ces restes nous donnent la mesure de nos limites.

Bon nombre de maisons écologiques construites sur plan possèdent un système de phytoépuration, c'est une bonne et belle alternative. Les bassins couverts de lentilles et de nénuphars agrémentent les jardins.

Mais ce système ne nous permet plus de mesurer la saleté produite et perpétue nos bonnes vieilles habitudes.

J'ai vu un système sophistiqué de filtre des eaux usées à base de cailloux et de sable avec des tuyaux reliés à un évier rempli de vaisselle recouverte de restes de nourriture et baignant dans l'huile. C'est un choix : ne plus se soucier de cette question. La saleté s'écoule ailleurs. Comme on tire la chasse. On ne pollue pas. On est écologiste.

Lorsque qu'on produit beaucoup d'eaux usées, Il est vrai que c'est pratique. Mais cette eau est-elle vraiment inutilisable ? Ira-t-elle encore œuvrer ailleurs ?

Je ne dis pas qu'il ne faut pas construire des systèmes d'épuration, je dis à ceux qui produisent du sale qu'ils produisent du sale.

Ici, nous avons d'autres choses à construire. Un autre monde ? Un monde sans aéroport ? Au début de la Zad, nous le disions à travers cette locution : « Contre l'aéroport et son monde. » Celle-ci nous distinguait de ceux qui ne voulaient pas d'aéroport, ici, à Notre Dame des Landes seulement (not in my back yard). Le monde qui va avec l'aéroport est celui du Marché mondial, celui des grandes échelles.

Ici, nous forgeons à une autre échelle. Et hors-la-loi.

Je me retrouve avec ma bassine d'eau graisseuse dans les bras. Je me rends compte que cette huile aurait pu rester là où elle a servi pour servir encore. Je sors, je regarde autour de moi, je sais que j'ai le fossé là à quelques pas, ah là il y a un banc en bois qui prend l'eau. Je vais lui donner un peu de graisse, avec le soleil, il va bien aimer. L'eau va sécher et l'huile va pénétrer. Une petite cuisson à l'étuvée pour l'imperméabiliser. D'autres feront autrement.

Nous changeons de paradigme.

Alors, si tu n'es pas trop bien élevé, lèche ton assiette et retourne-la pour demain.